

LE JOUR, 1949
03 MARS 1949

LE CHIEN AVEUGLE

L'autre jour, sur une colline de la banlieue, le long d'un chemin bordé de pins maritimes, un homme, un étranger il semble, fort distingué d'allure et qui avait laissé sa voiture un peu plus loin, promenait un chien aveugle, sous le soleil ; un soleil intermittent et froid de février et un beau chien loup qui humait le sol mouillé et qu'on n'eut pas cru atteint de cécité. La pauvre bête avançait et tournait et revenait sur ses pas sans trop s'éloigner de son maître ; tout l'univers pour elle.

C'était ne chose très touchante et qui vous prenait à la gorge ; une chose qui se renouvelle sans doute les jours de beau temps comme la charité obscure renouvelle ses gestes ; une chose enfin qu'il est doux de raconter. A quoi serviraient les proses les plus solennelles si ne s'y mêlait pas quelquefois la simple grandeur d'un acte de pitié et d'amour ?

Que le protecteur inconnu, que le guide humain du pauvre chien aveugle trouve ici avec une émotion encore vive, l'expression de notre louange. Garder un chien aveugle et l'aimer est une noble affaire ; et donner de surcroît à la bête infirme le réconfort de la nature et du soleil.

De tels gestes consolent de l'absence de beaucoup d'autres. Nous nous disions cela dans le déclin du jour, en revenant de notre heure de promenade, le cœur élargi par l'air pur, par l'odeur de résine des pins et par l'étendue du vaste horizon. Et nous nous disions aussi que bien des hommes envieraient le sort de ce chien, bien des infirmes "aux mains de lumière", que la civilisation d'aujourd'hui extermine ou ignore sous le prétexte qu'ils sont des bouches inutiles.

Le chien aveugle inspirera-t-il en faveur d'un homme malheureux un sentiment de la même qualité, une aussi pure et fière leçon ?